

6 En décembre 2016, Johanna Rolland, maire de Nantes, a annoncé le plan d'action « Ville la Nuit ». La démarche de diagnostic auprès des personnes en situation de prostitution/travailleur-se-s du sexe a été portée par la Direction de la santé publique.

7 Trois ateliers citoyens ont eu lieu entre février et avril 2018 au local de Paloma. Deux personnes de la Direction de la santé publique sont venues rencontrer des travailleur-se-s du sexe lors de permanences d'accueil sans rendez-vous. Environ 12 travailleur-se-s du sexe étaient présent-e-s à chaque fois. Il-elle-s étaient libres de participer, écouter ou partir. La plupart sont restées tout le temps de l'échange et revenaient s'asseoir pour continuer l'échange après leur entretien.

Le public accompagné par Paloma, caché et méconnu, est plutôt invisibilisé par les décisions politiques. Souvent, celles-ci ne les concernent pas, sont inadaptées ou mal financées. À partir de ce constat, la proposition, formulée par la mairie de Nantes, de réaliser un diagnostic citoyen auprès des publics vulnérables la nuit nous a paru innovante⁶. Nous avons donc proposé aux personnes suivies par l'Association d'y participer si elles le souhaitaient. En tant que facilitateurs de cette démarche, nous les avons accompagnées. Le diagnostic se basait sur trois questionnements : comment vos besoins spécifiques (boire, manger, dormir, le sentiment de sécurité) peuvent-ils être mieux pris en compte la nuit ? Comment votre rythme de vie impacte-t-il vos possibilités d'accès à la santé et aux droits (notamment en ce qui concerne vos possibilités d'hébergement ou de logement) ? Quelles cohabitations (telles que la solidarité, l'indifférence ou les conflits) rencontrez-vous dans les usages de la nuit ? Le diagnostic s'est donc déroulé en quatre phases : une phase exploratoire, une phase d'ateliers de dialogue citoyen⁷ et de

maraudes, une phase d'enrichissement et, enfin, une phase de restitution de l'avis citoyen au Conseil de la nuit de la Ville de Nantes, en juin 2018. Les 23 préconisations de l'avis citoyen ont été instruites par les services de la collectivité. Pour les personnes ayant participé aux étapes du diagnostic, c'était la première fois qu'une institution prenait le temps de les rencontrer et de leur demander leurs avis. Grâce aux ateliers, elles ont pu faire passer différents messages et ont eu le sentiment d'avoir été entendues. Les équipes de santé publique de la Ville de Nantes ont ensuite réalisé un énorme travail auprès de l'ensemble des services de la ville, notamment afin d'expliquer le diagnostic réalisé et de travailler sur les recommandations. Cette action a permis de sensibiliser un nombre important d'acteurs pouvant être en lien avec les personnes en journée, ainsi que de lutter contre les fausses représentations et la stigmatisation auxquelles les travailleur-se-s du sexe sont confronté-e-s. ▶

▶ « La nuit je mens... »

Antony Chaufton

Psychologue clinicien en Csapa
Sato-Picardie
Beauvais

« La nuit je mens, je prends des trains à travers la plaine¹ », chantait Alain Bashung. Que sont les trains pour ces femmes migrantes, travailleuses du sexe, qui « travestissent » leur journée en venant exercer leur activité sur des territoires des Hauts-de-France ? Domiciliées dans les départements limitrophes, les voici, à la tombée de la nuit, embarquées dans des trains pour rejoindre un foyer, une famille, un entourage, ou pour enchaîner sur d'autres activités.

Le jour, en attendant des clients éventuels, elles branchent leur téléphone pour converser avec une voisine ou peut-être l'un de leurs enfants, voire un proche plus éloigné géographiquement, demeurant hors de l'Hexagone. Durant les heures qui s'étirent jusqu'à la fin du jour, au milieu des allées et venues diverses, ces femmes sont là, attendant dans une camionnette ou déambulant, aux abords des forêts. Puis, lorsque la nuit arrive, elles retournent vers d'autres scènes. Le soir venu, elles peuvent retrouver une place de mère, d'épouse, d'amie, de sœur, de concubine. Qui sait de quoi encore ? Elles rejoignent un enfant, un proche, organisent un dîner familial, se saoulent à l'occasion (car la solitude partagée à trois ou quatre dans une chambre d'hôtel invite certainement plus volontiers à cela) ou poursuivent des conversations, laissées en suspens çà et là, avec une voisine, une sœur ou une cousine éloignée de plusieurs centaines de kilomètres. Certaines d'entre elles, parfois, se tournent même vers une autre activité rémunérée, plus officielle, pour les soirées ou même les nuits, comme infirmières, aide soignantes, garde-malades. Cela donne à l'activité prostitutionnelle un autre sens, un autre visage du soin.

La nuit, ces femmes ne sont alors plus confrontées à ces interruptions intempestives « pour échanges de bons procédés » ou à ces voitures dans lesquelles elles s'engouffrent pour effectuer une passe sans âme. Elles n'ont pas non plus de camionnettes à rendre avant que la nuit ne tombe afin de pouvoir attraper le train qui les ramènera chez elles. Ainsi,

quand la plupart d'entre elles réintègrent leur foyer ou bien leur chambre d'hôtel, elles vaquent à diverses occupations, se délestent des oripeaux de la journée, se déchargent des aspects factices de ces rencontres monnayées, de ces simulations de plaisir acheté(es). Mais, elles arrivent peut-être beaucoup moins à se débarrasser des sanglots, surgissant parfois au détour d'une triste nouvelle apprise au téléphone, de cette peur, née suite à la confrontation avec le regard d'un client, ou de la menace, exercée quelques heures plus tôt en pleine agression, ayant fait redouter bien pire encore.

La nuit, elles changent d'habits, de lieux et même de prénom², comme on remet au placard une tenue d'artiste, troquant alors leur figure d'aventurière – le temps d'une mise en veille des projecteurs jusqu'à la prochaine prestation – contre celle de personnes *a priori* ordinaires, anonymes parmi les anonymes. Probablement s'agit-il d'un moyen qui leur permet de regagner un peu de considération aux yeux des autres. Peut-être croient-elles pouvoir scinder corps et âme en au moins deux parties égales, l'une s'exposant sur le devant de la scène le jour, quand l'autre tenterait de faire taire cet exhibitionnisme forcé la nuit tombée. Leurs nuits de sommeil sont-elles plus agitées ? Leurs rêves, plus troublés ? Leurs endormissements, plus problématiques que tant d'autres personnes, elles aussi effractées, à leur façon ? Alors, peut-être serait-ce moins une division du corps et de l'âme que le recouvrement d'une peau (psychique, faut-il y entendre) par une autre lorsque s'opère le passage du jour – monde des illusions réelles – à la nuit – monde des réalités illusoire. Pourtant, ces deux peaux semblent indissociables et ces deux mondes continents, cela afin d'assurer leur existence respective.

Devant le Sphinx, on le sait peut-être moins, Œdipe dut répondre non pas à une, mais à deux énigmes, la seconde étant la plus méconnue des deux. Elle s'énonçait ainsi : « Quelles sont les deux sœurs qui s'engendrent l'une l'autre ? » La réponse, d'être les deux termes (qui, en grec, sont féminins) qui suivent : le jour et... la nuit. ▶

1 Bashung, A. (1998). La nuit je mens [Chanson]. Dans *Fantaisie militaire*. Paris : Barclay – Polygram.

2 « On abandonne nos prénoms de "guerre" », disent-elles.